

Anne FAGOT-LARGEAULT

Madame Anne Fagot-Largeault est membre de l'Académie des sciences au sein de l'Institut. Elle est professeur au Collège de France où elle occupe la chaire de philosophie des sciences biologiques et médicales. Agrégée de philosophie, elle a soutenu des thèses et en médecine et en lettres et sciences humaines, obtenant ainsi deux fois le doctorat d'Etat, ce qui est extrêmement rare.

Elle a auparavant enseigné dans plusieurs universités parisiennes, en particulier à Paris I (Panthéon-Sorbonne) et aussi à l'étranger (Stanford University, Université libre de Bruxelles). Elle a été membre de l'Institut Universitaire de France de 1992 à 2002.

Son œuvre est immense, de *Médecine et probabilités* (1982) à son livre le plus récent, publié cette année même aux Presses Universitaires de France, *De la sagesse médicale*. Les essais réunis dans ce volume se placent au carrefour de multiples sciences et exposent toute une philosophie de l'acte médical. Elle tient, pour Madame Fagot-Largeault, à un équilibre fragile entre dévouement à ceux qui souffrent, rationalité incluant l'acceptation du risque et lucidité sur les limites de notre connaissance. Parmi les autres ouvrages de Madame Fagot-Largeault figurent *L'homme bioéthique. – Pour une déontologie de la recherche sur le vivant* (1985), *les causes de la mort. Histoire naturelle et facteurs du risque* (1989), et en collaboration avec M. Daniel Andler, professeur à Paris 4-Sorbonne et avec le recteur Bertrand Saint-Sernin, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et parrain d'une des précédentes promotions des Cours de civilisation française de la Sorbonne, *Philosophie des sciences* aux éditions Gallimard, dans la collection folio essais, en 2002.

Par son rayonnement philosophique, scientifique et humain Madame Fagot-Largeault, qui a bien voulu accepter de présider le conseil scientifique de la Fondation Robert de Sorbon, honore grandement les diplômés de cette nouvelle promotion de l'automne 2009 et donne tout son éclat à la cérémonie de graduation, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 14 décembre.

L'action permet donc de dépasser l'absurde. Engagé dans la résistance contre l'occupant en 1942, directeur du journal *Combat* entre 1944 et 1947, appelant à la « trêve civile » pendant la guerre d'Algérie, Camus a été un homme engagé.

Les souffrances de la guerre de 1939-1945, son activité de résistant, ont révélé à Camus le prix du dévouement. Tout n'est pas permis et la révolte a ses limites : dans le drame *Les Justes*, Kaliayev renonce à commettre un attentat parce que deux enfants sont dans la voiture du grand-duc Serge. « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser » : *La Peste* (1947), son roman le plus étendu, évoque Oran en proie à la terrible épidémie. Chacun adopte une attitude différente : peur, divertissement, recherche du profit, confiance volontaire en Dieu (P. Paneloux), dévouement (Rambert, Tarroux, Dr Rieux). Car la peste « est l'affaire de tous ». Elle reviendra sans doute, mais il ne faut pas cesser de lutter.

Diminuer la douleur du monde, tel est le sens final de l'attitude de « l'homme révolté » (1951) dans l'essai philosophique qui porte ce titre : pour l'homme, avec les seuls moyens de l'homme. Puis est venu le temps des déchirements, sensibles dans le récit *La Chute* (1956) et les nouvelles de *L'Exil et le royaume* (1957).

En 1957 précisément, le prix Nobel vient couronner l'œuvre d'Albert Camus. Dans le discours qu'il prononce à Stockholm, le 10 décembre, il dépasse ses problèmes personnels pour affirmer que l'écrivain doit « retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté ».

Ce discours, il le dédia à son ancien instituteur, Louis Germain, qu'il avait remercié de lui avoir appris à écrire dans cette langue française où il était passé maître. Le vieil homme le félicita en le remerciant d'être, sous tant d'honneurs, resté lui-même : « Tu es resté Camus, bravo ».

Cinquante ans après, il est unanimement considéré comme l'un des tout premiers écrivains modernes de langue française, l'un des plus ouverts sur les autres, sur le monde et sur l'avenir. Déjà en 1946, dans *L'Été*, il avait affirmé sa confiance dans « cette admirable volonté de ne rien séparer ni exclure qui a toujours réconcilié et réconciliera encore le cœur douloureux des hommes et les printemps du monde ».

C'est ainsi que Jacqueline Lévi-Valensi a pu écrire dans son introduction aux œuvres complètes de la Pléiade : « cette œuvre sans point final ne se referme pas sur elle-même. Miroir de nos inquiétudes et de nos bonheurs parce qu'elle ne cesse de nous parler de nous-mêmes, de nos incertitudes et de nos espérances, elle nous est donnée comme une source féconde où puiser le courage lucide et la joie précaire d'être au monde ».